

Marie-André Leblond

La fleur jalouse du soleil

C'est le cocorico d'un coq bien coruscant qui me séduit d'abord.

Puis vient sur le chemin, emballé, emballant, un coursier vêtu d'or.

Plus loin, faisant le beau, un bel et long oiseau
Charme un coquelicot, ou bien est-ce un pavot?

Tyran à queue fourchue, c'est ainsi qu'on le nomme...

Vanité prise au mot intitulée « Maestro »,
Qu'il incarne bien l'homme!

Non je ne me propose pas ici de philosopher sur la condition humaine. Encore moins de caricaturer les mâles de l'univers. Je laisse cette tâche à Marie-Andrée Leblond. Elle le fait si bien. Elle est devant moi, si fragile et si forte. Si sage en si bas âge. Nous sommes entourées d'une quinzaine de ses œuvres. Si je me suis permis la rime en ouverture de ces pensées sur elle c'est qu'elle est un Jean de La Fontaine en jupon. De son propre aveu, une grande part de son œuvre est consacrée

à la réflexion sur la condition humaine. Et comme elle hait les drames, elle observe les travers des hommes – et des femmes bien sûr – et elle préfère s'en moquer. C'est par le médium du tableau qu'elle communique à une clientèle déjà bien établie ses rires secrets devant le déploiement des petits ridicules qui sont notre apanage. Pour elle, prêter aux animaux les petites ou grandes misères humaines sauve l'honneur. Contrairement à nous, l'animal n'analyse pas sa voracité ou sa malveillance. Elles sont pour lui question de survie.

Les premiers tableaux de madame Leblond étaient parfaits. Et pourtant insatisfaisants. Ils leur manquaient la liberté qui animait les premiers dessins si généreux, si chaleureux de ses sept ans. Ils leur manquaient une âme. Et pourquoi donc? À cause du cheminement de leur créatrice.

C'est prouvé, les événements font et défont les hommes. Les artistes aussi. C'est sans pudeur et tout de go qu'elle parle de problèmes d'argent et de sens de responsabilités. Elle a très vite su que l'université n'était pas pour elle. Trop chères les longues études. Fascinée cependant par l'image, elle s'offrit une formation courte mais solide en illustration commerciale. Le marché du travail lui réussit très bien. Pourtant elle le quitta quand elle eut l'assurance qu'elle aurait pu y gagner honorablement sa vie. L'expérience en illustration, où tout est urgence, où tout doit être fait pour hier, où rien ne part chez le client sans avoir atteint la perfection du genre, lui fut très précieuse. Elle y apprit à organiser son temps, à mélanger les matériaux et à travailler vite. Pourtant, elle y vivait dans la frustration constante de la création sans émotion. On travaillait d'abord pour le client. On vendait un peu son âme. La technique y était. Mais il y manquait l'art. Du moins c'est ce qu'elle dit. C'est peut-être cela qui transparissait dans les premiers tableaux.



M.A. Leblond "Beau frère" 24x18 BA-356



Le temps vint où elle affirma son style tout à fait particulier. Ce n'est pas déjà vu ni pareil au même. D'abord, la technique permet l'exubérance et la théâtralité qui conviennent si bien à ses personnages d'animaux. Marie-Andrée Leblond favorise une technique mixte. Et contrairement à d'autres artistes qui créent les textures après coup, elle apprête sa toile puis en fait pour ainsi dire un bas-relief sur lequel elle applique la couleur, l'âme quoi. Cette sculpture sur laquelle peindre se bâtit de mélange acrylique. Neuf étapes avant de peindre avec acrylique et encre, finissant à l'occasion avec l'huile selon le sujet, l'atmosphère et la fantaisie du moment. Le résultat final rappelle le bel objet trempé dans l'acrylique d'un seul coup. Couleurs lumineuses garanties. Et les couleurs préférées ici finissent toujours, on dirait, par tremper dans l'or! « On ne vend pas la misère », s'esclaffe-t-elle.

Prenons-en pour exemple la série des tournesols qui ne se gênent pas pour en mettre plein la vue. Rien d'effacé dans ces tableaux qui mettent en scène « la fleur jalouse, la plante grossière, pas raffinée, mais si impériale, toujours en

compétition avec le soleil ». C'est presque avec dévotion que la créatrice parle. « Elles sont si touchantes ces fleurs qui s'épuisent à tourner la tête vers le soleil source de vie dans une attitude de bravade. Qui d'autre qu'elles peut le fixer ainsi sans s'y brûler? » Les tournesols de Marie-Andrée sont d'or et de feu. Et ont quand même toute la fragilité des choses.

Madame Leblond a peur de l'étiquette et son leitmotiv est le suivant : « Sois la seule chose au monde que personne ne peut copier, toi-même ». C'est peut-être pour cela qu'elle est si diverse. Sa ménagerie compte des animaux si beaux qu'on sait bien, allez, que c'est leur façon de s'accommoder des défauts humains et de leur laideur. Défauts cachés sous de beaux habits, comme le « Maestro » dont il a été question dans les rimes du début. Coqs, chevaux, taureaux sont créations d'une magnifique expertise. Ils racontent des vérités éphémères, des retentissants mensonges. Ils font la roue, portent l'or de toutes les vanités, font de l'esbroufe. Mais ils ne montrent qu'une des faces de leur auteur. Un seul côté du miroir.

Car Marie-Andrée Leblond est le gémeau parfait. Elle est deux femmes, deux artistes aussi. Quand elle quitte son monde tout en panache des animaux pour peindre les corps humains, surtout ceux des femmes, l'or se noie dans le sang. Disons-le carrément, certains de ses tableaux sont marqués de noir et rouge de sang. Quels trésors de versatilité permettent donc à une artiste d'exceller dans l'humour, la caricature, l'éclat de rire puis, tournant la page, de peindre ces femmes aux opulentes chevelures noires, aux yeux fiévreux et dévorants, aux corps parfaits, à l'âme plu souvent marquée par l'angoisse que par la paix et la détente? Encore faut-il dire qu'en apparence elles sont parfois sereines en présence d'animaux. Par exemple, j'ai vu en galerie un tableau que tous les amateurs de chevaux et de femmes devraient accrocher chez eux. J'allais dire que l'ensemble est fascinant et riche comme une Ferrari... Le tableau est immense. Il s'appelle « Motherland ». Une magnifique femme nonchalamment assise. Elle porte en elle le mystère du ciel et la beauté du diable. Sur ses genoux, un chevreau. Sa main gauche caresse distraitemment un poulain reposant tout près d'elle. Puis – est-ce un fantasme? – en ciel de tableau, trois coursiers débridés, crinières d'or au vent. C'est la fougue, c'est le calme, c'est la sensualité. C'est disons, le plus beau de deux mondes.

Où sera Marie-Andrée Leblond dans dix ans? Elle a vu se dessiner son destin dès la petite enfance. À 17 ans, elle a osé chercher à exposer avec les « Femmeuses ». Son bas âge a servi de prétexte, pense-t-elle, à un refus poli. Elle a pris sa revanche rapidement. Elle a exposé. Elle a gagné. Des prix, de l'expérience, sa vie. Le succès ne la quitte pas. Sa peinture c'est sa vision et son œil. Elle a le regard du constructeur d'histoires. Elle a de la profondeur de ses femmes de sensualité et de mystère. Elle porte sur la vie le regard amusé qu'elle jette sur ses animaux et ses oiseaux symboles. Il me semble qu'elle sera longtemps un peu noire, très colorée, fouguese, moqueuse. Et il me semble aussi que comme les pur-sang qui dansent sa vie par toile interposée, elle sera encore longtemps un cheval de Camargue. Celui qu'on ne saurait atteler. Je le lui souhaite. Après tout, elle n'a encore que 24 ans. Toute la vie devant elle...